L'art de marcher

Rebecca Solnit



Éditions de l'Olivier

L'art de marcher

REBECCA SOLNIT

L'art de marcher

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Oristelle Bonis

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1902.7

© Rebecca Solnit, 2000
© Éditions de l'Olivier, 2022 pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie

LE RYTHME DES PENSÉES

1

Le bout de la terre. Entrée en matière

Qu'y a-t-il au départ ? Une tension musculaire. En appui sur le pilier d'une jambe, le corps se tient entre terre et ciel. L'autre jambe ? Un pendule dont le mouvement part de l'arrière : le talon se pose sur le sol, le poids du corps bascule vers l'avant du pied, le gros orteil se soulève, et à nouveau le subtil équilibre du mouvement s'inverse, les jambes échangent leur position. Au départ il y a un pas, puis un autre et encore un autre, qui tels des battements sur la peau d'un tambour s'additionnent pour composer un rythme, le rythme de la marche. Rien de plus évident, rien de plus obscur aussi que ce déplacement qui s'égare si facilement dans la religion, la philosophie, le paysage, l'aménagement du territoire, l'anatomie, l'allégorie, le désespoir.

L'histoire de la marche est une histoire secrète encore à écrire, qui se livre par fragments dans des milliers de passages anecdotiques d'ouvrages ou de chansons, au hasard des rues, dans les aventures de presque tout un chacun. L'histoire corporelle de la marche est celle de l'évolution du bipède humain et de son anatomie. On marche le plus souvent pour des raisons purement pratiques, en utilisant sans même y penser ce mode de locomotion pour aller d'un point à un autre. Sublimée en quête, en rite, en méditation, et subsumée sous la catégorie marche, l'activité qui consiste à mettre un pied devant l'autre est physiologiquement identique à

la manière dont le facteur apporte le courrier ou dont le travailleur va prendre son train, mais elle en est philosophiquement différente. Ce qui revient à dire que ce thème porte à certains égards sur les significations particulières dont nous investissons des actes universels. Comme se nourrir ou respirer, marcher peut revêtir des acceptions culturellement très diverses – érotiques ou spirituelles, révolutionnaires ou artistiques. L'histoire de la marche, dès lors, relève en partie de l'histoire de l'imaginaire et de la culture : quels plaisirs, quelles libertés, quels sens poursuivent, à des moments différents, les différents types de marche et de marcheurs ? Pétrie par les espaces qu'elle traverse au rythme du pas, l'imagination les façonne en retour. En ouvrant des sentiers, des chemins, des routes commerciales, la marche a généré le sentiment de l'espace, proche ou démesurément lointain ; elle a dessiné les villes, les jardins, entraîné l'apparition des cartes, des guides de voyage, d'un équipement adapté, et bien plus encore : une gigantesque bibliothèque de récits et de poèmes, de relations de pèlerinages, de randonnées et d'ascensions, d'errances ou d'excursions en pique-nique. Portées par les paysages urbains ou agrestes, ces descriptions et ces évocations nous ramènent aux lieux de cette histoire.

De même que la marche est une activité d'amateur, l'histoire de la marche sollicite l'historien amateur. Pour prendre une métaphore qu'elle inspire, elle l'amène à traverser les territoires d'à peu près toutes les disciplines, aussi bien l'anatomie que l'anthropologie, l'architecture, le jardinage, la géographie, l'histoire politique et culturelle, la sexualité, l'étude des religions, sans s'arrêter à aucune au cours de sa longue route. En effet, à poursuivre cette comparaison entre domaines disciplinaires et domaines agricoles – arpents nettement délimités, dûment labourés et ensemencés pour la récolte d'espèces précises –, l'étude de la marche s'apparente à la marche elle-même de par son absence de limites. Aussi, bien que l'histoire de la marche, parce qu'elle relève de toutes ces disciplines et de l'expérience commune, soit

théoriquement infinie, l'histoire que j'entreprends ici d'écrire est forcément partielle, sinon partiale ; l'itinéraire très personnel, frayé par la marcheuse que je suis à travers ces espaces, serpente à loisir et revient en arrière pour découvrir de nouveaux points de vue. Je me suis efforcée de jalonner les chemins empruntés jusqu'à nos jours par nombre d'habitants de mon pays, les États-Unis, afin de retracer une histoire qui trouve largement sa source en Europe, mais a été infléchie et bouleversée par l'échelle immensément autre de l'espace américain, par des adaptations et des mutations opérées sur plusieurs siècles, par des traditions différentes, asiatiques en particulier, auxquelles ces routes se sont ouvertes depuis quelque temps. L'histoire de la marche est l'histoire de tout le monde, et l'écrivain qui tente de la restituer ne peut qu'espérer en indiquer les voies les plus fréquentées dans son voisinage, manière de dire qu'il existe bien d'autres chemins que ceux que je repère ici.

Après m'être assise à ma table par un jour de printemps pour écrire sur la marche, je me suis vite levée car la surface du bureau n'est pas un lieu propice à la réflexion sur l'espace. Sortie marcher sur la pointe de terre qui s'étend au nord du Golden Gate, j'ai remonté un vallon et suivi une corniche avant de redescendre au bord du Pacifique. Après un hiver de précipitations plus abondantes que d'habitude, les collines venaient de retrouver ce vert cru, exubérant, que j'oublie et redécouvre tous les ans. À travers l'herbe tendre, çà et là pointaient les touffes de la saison passée, leurs ors de l'été dernier pâlis par les pluies en un gris cendré qui viendrait enrichir les nuances de la palette au cours des mois prochains. Henry David Thoreau, qui arpenta plus énergiquement que moi l'autre partie de ce continent, disait à propos de l'ici : « Une perspective absolument neuve est un grand bonheur qu'il m'est encore donné de connaître cet après-midi. Deux ou trois heures de marche, et me voilà

dans une contrée aussi étrange que j'espérais la découvrir. Parfois, une ferme isolée que je vois pour la première fois vaut tous les territoires du roi du Dahomey. Il y a de fait une harmonie décelable entre les potentialités du paysage compris dans un cercle de quinze kilomètres de rayon, limite d'une promenade à la mi-journée, et l'intervalle de quelque soixante-dix ans que couvre la vie humaine. Jamais ce paysage ne devient tout à fait familier[1]. »

Ces chemins et ces routes qui s'abouchent forment un circuit de neuf kilomètres environ que j'ai commencé à explorer voici une dizaine d'années, afin de soulager en marchant les angoisses générées par un moment pénible. J'y suis revenue par la suite, pour m'accorder un répit dans mon travail mais aussi pour travailler, parce que dans une culture vouée à la productivité, penser est généralement assimilé à une inactivité difficile à assumer. On y parvient mieux en faisant semblant d'agir, et rien n'approche plus ce désœuvrement que marcher. De toutes les activités que nous effectuons délibérément, la marche reste la plus proche des rythmes qui agitent le corps sans que nous y soyons pour rien, tels la respiration ou les battements du cœur. Elle crée un équilibre subtil entre travailler et muser, être et faire. La marche est un effort du corps uniquement productif de pensées, d'expériences, d'arrivées. Après avoir marché pendant de longues années, pour comprendre tout autre chose, il était en définitive logique de rentrer travailler au plus près de l'ici, selon la définition de Thoreau, pour réfléchir à ce qu'est marcher.

Idéalement, marcher est un état où l'esprit, le corps et le monde se répondent, un peu comme trois personnages qui se mettraient enfin à converser ensemble, trois notes qui soudain composeraient un accord. Marcher nous permet d'habiter notre corps et le monde sans nous laisser accaparer par eux. Nous sommes libres, alors, de penser sans pour autant nous perdre entièrement dans nos pensées. Je ne savais pas, ce jour-là, si j'arrivais trop tôt ou trop tard pour

les lupins violets dont la floraison est si spectaculaire, sur ce finistère pacifique, mais les stellaires qui poussaient sur le côté ombreux de la route menant au sentier me rappelaient les collines de mon enfance où, chaque année, ces fleurs blanches étaient les premières à fleurir à profusion. Les papillons noirs qui voletaient alentour, ailes palpitantes dans le vent, convoquaient une autre époque de mon passé. Avancer sur ses deux pieds rend semble-t-il plus facile le déplacement dans le temps ; l'esprit passe aisément des projets aux souvenirs, de la mémoire à l'observation.

Le rythme de la marche donne en quelque sorte son rythme à la pensée. La traversée d'un paysage ramène à des enchaînements d'idées, en stimule de nouveaux. L'étrange consonance ainsi créée entre cheminement intérieur et extérieur suggère que l'esprit, lui aussi, est un paysage à traverser en marchant. Souvent une idée neuve apparaît comme un trait depuis longtemps propre au paysage, et penser ressemble alors plus à voyager qu'à faire. En ce sens, l'histoire de la marche devient l'histoire matérielle de la pensée : à la différence des pieds, l'esprit progresse sans laisser de traces. Ou bien on peut comparer la marche à une activité visuelle, la moindre promenade prenant alors des allures de voyage suffisamment nonchalant pour permettre à la fois de regarder et de réfléchir à ce que l'on voit, d'intégrer la nouveauté à l'existence. Peut-être est-ce de là que vient cette utilité particulière de la marche pour les penseurs. Une simple balade dans les rues du quartier s'avère parfois aussi propice aux surprises, aux libérations, aux clarifications du voyage qu'un périple autour du monde ; marcher, c'est aller tout près et très loin à la fois. Peut-être encore serait-il plus juste d'assimiler la marche au mouvement plutôt qu'au voyage, dans la mesure où l'on peut marcher en tournant en rond et voyager autour du monde immobile dans un siège, et où seuls les gestes du corps qui se meut sont à même d'assouvir une bougeotte que laisse intacte le déplacement de la voiture, du bateau ou de l'avion. Ce mouvement et les vues qu'il découvre favorisent

semble-t-il l'apparition d'objets qui occupent l'esprit, et c'est par là que la marche est une activité ambiguë et infiniment fertile : elle est en même temps un moyen et une fin, un voyage et une destination.

L'ancienne route de terre rouge construite par l'armée entame son cours sinueux et pentu à travers la vallée. Il m'arrivait de me concentrer sur ma progression, mais elle se poursuivait en grande partie sans même que j'y pense ; se fiant à leur science de l'équilibre, à leur habileté à éviter cailloux et trous, à avancer l'un après l'autre, mes pieds me laissaient tout loisir de regarder le moutonnement des collines, au loin, et la profusion des fleurs, tout près : des brodieas ; ces fleurs roses qu'on dirait en papier et dont je n'ai jamais su comment elles s'appelaient ; des plantes envahissantes et rébarbatives, qui fleurissent jaune et ressemblent à du trèfle ; et, au milieu du dernier tournant, une touffe de narcisses de la blancheur du papier. Ma pénible ascension durait depuis vingt minutes et je me suis arrêtée pour les sentir. Il y avait une laiterie, autrefois, dans la vallée ; plus bas, de l'autre côté du creux humide où les saules poussent à foison, subsistent les fondations de la ferme et quelques arbres fruitiers épars dans un vieux verger. La nature, ici, invite plus au labeur qu'aux loisirs ; les Indiens Miwok furent les premiers à s'établir dans la région, puis les agriculteurs qui leur avaient succédé furent eux-mêmes évincés, au bout d'un siècle, par une base militaire fermée dans les années soixante-dix, quand les côtes ne présentèrent plus d'intérêt pour une guerre de plus en plus abstraite et essentiellement aérienne. Confié depuis au National Park Service, l'endroit a été rendu aux gens qui, comme moi, perpétuent la tradition culturelle voulant que l'on marche pour le plaisir. Jamais les structures massives des postes de tir, des bunkers et des tunnels ne disparaîtront aussi totalement que les bâtiments de la laiterie, et pourtant c'est très certainement aux familles à

qui elle a appartenu que l'on doit le vivant héritage des fleurs ornementales poussant au milieu des plantes autochtones.

Qui marche ignore la ligne droite, et à partir de la touffe de narcisses croisée au détour de la route de terre rouge mes pensées d'abord, puis mes pieds, se mirent à vagabonder. En haut de la crête, la route militaire croise le sentier que j'allais emprunter pour franchir la colline, puis suivre face au vent en descendant la pente et remonter doucement au long du versant ouest de la crête. Sur le sommet qui le surplombe, face à l'autre vallée creusée côté nord, se trouve une ancienne station radar entourée d'une clôture octogonale. L'étrange assortiment d'objets et de bunkers en ciment rassemblés sur l'aire goudronnée faisait partie d'un système de guidage de missiles baptisé Niké, conçu pour diriger vers d'autres continents les missiles nucléaires entreposés dans la vallée en contrebas (mais dont aucun, même en temps de guerre, ne fut jamais tiré d'ici). Restent les ruines, vestiges d'une fin du monde qui n'aura pas eu lieu.

Par un itinéraire aussi étonnant que sait l'être le cours ou le train des pensées, ce sont les armes nucléaires qui m'ont amenée à l'histoire de la marche. Dans les années quatre-vingt, je militais dans le mouvement antinucléaire et j'ai participé aux manifestations organisées au printemps sur le site d'essais nucléaires du Nevada. Depuis 1951 le gouvernement américain a fait exploser plus d'un millier de bombes atomiques sur ce territoire aussi grand que l'État de Rhode Island, géré par le ministère de l'Énergie et situé dans le sud du Nevada. Les armes nucléaires nous semblaient parfois aussi irréelles que les chiffres du budget de la Défense – chiffres du gaspillage, chiffres des victimes potentielles, qu'il fallait dénoncer par l'action militante, en publiant, en organisant des groupes de pression. Le caractère bureaucratique abstrait de la course aux armements et de la résistance à cette escalade faisait aussi perdre de vue le véritable enjeu, à savoir l'anéantissement de corps et de lieux bien réels. Il en allait autrement sur le site des essais nucléaires. Les armes de

la destruction de masse explosaient dans cet environnement à la beauté austère près duquel nous campions une semaine ou quinze jours, le temps du rassemblement (les explosions souterraines devenues systématiques à partir de 1963 n'empêchaient pas toujours, loin de là, les radiations dans l'atmosphère, et la terre tremblait de toute façon chaque fois). Nous étions venus à bout de ces abstractions – nous, les Américains dépenaillés de la contre-culture, mais aussi des survivants d'Hiroshima et de Nagasaki, des moines bouddhistes, des franciscains et des religieuses, des anciens combattants devenus pacifistes, des physiciens renégats, des Kazakhs, des Allemands et des Polynésiens qui vivaient sous la menace de la bombe, des Indiens Shoshone, ici chez eux. Par-delà les abstractions il y avait des lieux, des panoramas, des actions, des sensations bien réelles – le contact des menottes et des épines, la poussière, la chaleur, la soif, le risque d'être irradié, les témoignages des victimes irradiées – mais aussi la lumière spectaculaire du désert, le sentiment de liberté que procure son immensité, l'émotion d'être là, un parmi des milliers unis dans la conviction que ce n'est pas avec l'arme nucléaire qu'il faut écrire l'histoire du monde. Nous nous rassemblions pour témoigner physiquement de nos certitudes, de l'intense beauté du désert, des apocalypses qui se préparaient quelques mètres plus loin. Nous manifestions en marchant : ce qui, du côté autorisé au public, s'apparentait à une procession solennelle, se transformait du côté interdit en violation de propriété passible d'arrestation. Nous nous sommes ainsi engagés dans un mouvement de désobéissance ou de résistance civile d'une ampleur encore inégalée, mais inscrit dans une tradition américaine que Thoreau avait été le premier à théoriser.

Poète de la nature, Thoreau était également un critique de la société. Son geste de désobéissance civile resté dans les annales (pour marquer son refus de la guerre et de l'esclavage, il refusa de payer l'impôt et accepta en conséquence de passer une nuit en prison) fut une forme de résistance qui

ne recoupait pas, ou du moins pas directement, son souci d'explorer et d'interpréter les paysages de sa région – même si dès sa sortie de prison l'écrivain prit la tête d'une grande partie de cueillette de myrtilles. Dans les actions que nous organisions sur le site d'essais nucléaires, poésie de la nature et critique de la société ne se dissociaient pas de notre entêtement à camper, marcher et enfreindre le droit de propriété, comme si, à notre époque, il allait de soi qu'une partie de campagne offre à l'action un cadre révolutionnaire. Ce fut pour moi une révélation de réaliser que j'accomplissais un geste politique en marchant dans le désert et en franchissant la clôture qui protégeait la zone interdite. De plus, le voyage à entreprendre pour arriver dans ce coin du Nevada m'amenait à découvrir d'autres paysages de l'Ouest américain, ceux de l'intérieur des terres bordées par la côte où je vivais, à les explorer et à m'intéresser aux histoires qui me guidaient vers eux : l'histoire de la conquête de l'Ouest, bien sûr, mais aussi du goût romantique pour la promenade et le paysage, de la tradition résistante et révolutionnaire des démocrates, ou, plus loin dans le temps, du pèlerinage à pied à des fins spirituelles. J'ai trouvé ma voix d'écrivain en revenant sur ces tranches d'histoire qui contribuaient à forger les expériences auxquelles je participais sur le site d'essais nucléaires, et c'est en écrivant sur les lieux et l'histoire des lieux que je me suis mise à réfléchir et à écrire sur la marche.

Tout lecteur de l'essai de Thoreau, *Balades*, sait que mettre un pied devant l'autre amène inévitablement à aborder les sujets les plus divers. La marche est un thème vagabond par excellence. Elle entraîne, par exemple, jusque vers les étoiles filantes qui striaient le ciel de cette fin de terre, au nord du Golden Gate, sous les hauteurs de la base de missiles. Je ne connais pas de fleurs plus jolies que ces petits cônes magenta effilés en pointes noires, qu'on dirait aérodynamiquement dessinés pour une envolée toujours repoussée, comme s'ils avaient oublié, au cours de leur évolution, que les fleurs ont des tiges et les tiges des racines. Les halliers qui bordent le

sentier de part et d'autre étaient d'un vert luxuriant, grâce à la condensation des brumes océanes dont ils bénéficient à la saison sèche et à l'ombre que leur procure l'exposition nord du versant. Autant la base de lancement de la crête est pour moi associée au désert et à la guerre, autant les talus qui courent en contrebas me rappellent les haies du bocage anglais, ces bordures champêtres diversifiées, peuplées d'oiseaux, qui composent un paysage idyllique. Ici, il y avait des fougères, un tapis de fraisiers sauvages et, blotti sous un buisson à coyote, un bouquet d'iris blancs.

Je m'étais donc mise à réfléchir à la marche, mais cela ne m'empêchait pas de penser aussi à des tas d'autres choses, à des lettres que j'aurais dû écrire, à des conversations qui me trottaient dans la tête. Au moins je ne m'éloignais pas trop de mon sujet quand ma rêverie me ramenait à la discussion que j'avais eue le matin même avec mon amie Sono. On lui avait volé sa camionnette devant son atelier de West Oakland, et, m'avait-elle confié, alors que tout le monde avait l'air de trouver que c'était une vraie catastrophe, elle n'était pas si navrée de cette perte, ni si pressée de se procurer une nouvelle voiture. Elle découvrait avec ravissement que son corps suffisait à la transporter là où elle devait aller et y voyait une occasion rêvée de rendre plus tangibles et plus concrètes ses relations avec son quartier et ses voisins. Nous avions parlé du sens du temps, précieux pour qui se déplace à pied ou par les transports en commun et doit donc programmer ses allées et venues, les prévoir à l'avance au lieu de foncer au dernier moment – et du sens de l'espace, si particulier à la marche. Bien des gens, aujourd'hui, vivent dans une série d'intérieurs séparés les uns des autres, passant de la maison à la voiture, de la voiture à la salle de gym, au bureau, aux magasins. À pied, au contraire, ces lieux restent reliés, car qui marche occupe les espaces entre ces intérieurs. Vit dans le monde, plutôt qu'à l'abri des murs érigés pour protéger du monde.

L'étroit sentier que je suivais s'arrêtait un peu plus loin, à la jonction de la vieille route goudronnée qui dessert la

station radar. Quand on quitte le chemin de terre pour le bitume, on est suffisamment haut pour contempler l'immensité de l'océan qui s'étend jusqu'au Japon. Chaque fois que je franchis cette frontière j'éprouve le même plaisir soudain à redécouvrir l'océan qui se pare de reflets d'argent dépoli par grand beau temps, de reflets verts les jours gris, de teintes terreuses en hiver, à la saison des pluies, quand ruisseaux et rivières y déversent des flots de boue, de zébrures dans des tons bleus opalescents les jours à peine nuageux, et qui devient tout simplement invisible les jours de brouillard dense où seules les odeurs d'air salin préviennent de sa proximité. Ce jour-là, l'océan d'un bleu soutenu courait à perte de vue vers un horizon indistinct où une brume blanchâtre brouillait la transition avec le ciel d'un azur pur. Cet endroit marquait le point culminant de ma promenade. J'avais parlé à Sono d'une publicité remarquée quelques mois plus tôt dans le *Los Angeles Times*, et à laquelle je pensais souvent depuis. Il s'agissait d'une encyclopédie sur CD-Rom. L'annonce occupait une pleine page et le texte qui l'accompagnait disait : « Autrefois vous n'hésitiez pas à traverser la ville sous une pluie battante pour consulter nos encyclopédies. Vos enfants n'hésiteront sûrement pas à s'instruire en cliquant sur la souris. » Il me semble justement qu'un enfant a beaucoup à apprendre d'une course sous la pluie jusqu'à la bibliothèque, ne serait-ce que parce qu'elle éveille ses sens et son imaginaire. Certes, l'encyclopédie sur CD-Rom laisse sans doute à l'enfant la possibilité de s'évader par la pensée, mais rêvasser devant un livre ou un écran d'ordinateur obéit à des paramètres moins sensuels et spatialement plus contraignants. Ce sont les imprévus, les incidents inattendus entre les jalons officiels d'un parcours qui donnent son sens à la vie, l'incalculable qui lui confère sa valeur. Après avoir été, deux siècles durant, un moyen privilégié de partir à la découverte de l'imprévu et de l'incalculable, la marche en pleine nature ou en ville est aujourd'hui menacée sur bien des fronts.

La multiplication des outils technologiques pour des raisons d'efficacité est de fait en train de supprimer le temps libre, car en dégageant toujours plus de temps et d'espace pour la production elle réduit au minimum les plages de temps « vacant ». Dans un monde dont le mouvement semble s'accélérer, ces outils conçus pour gagner du temps ont pour effet d'accroître la productivité du travail, pas de libérer les travailleurs. De plus, les arguments d'efficacité développés autour des nouvelles technologies sous-entendent que seul a de la valeur ce qui peut être quantifié, que les multiples plaisirs entrant dans la catégorie du rien faire en particulier – être dans la lune ou dans les nuages, aller là où vos pas vous portent, lécher les vitrines – ne sont que des vides, des creux à occuper en se livrant à une activité plus précise, plus productive, plus rondement menée. Sur ma route de bout du monde qui ne mène à rien d'utile, des promeneurs pressés ont ouvert des raccourcis entre les lacets, comme si l'efficacité était devenue chez eux une seconde nature. À la balade buissonnière, si riche en découvertes fortuites, se substitue le trajet le plus court à parcourir à l'allure la plus rapide possible, voire les transmissions électroniques qui suppriment en partie la nécessité du déplacement physique. Pour appartenir à la foule des travailleurs indépendants d'aujourd'hui, je sais toute l'utilité de ces inventions et n'hésite pas à me servir d'une camionnette, d'un ordinateur, d'un modem, mais en même temps je redoute la fausse urgence qu'elles véhiculent, l'idée trop répandue que l'important serait moins de voyager que d'arriver. J'aime la marche pour sa lenteur, et d'ailleurs, à mon avis, l'esprit va à l'allure des pieds : cinq kilomètres à l'heure. Auquel cas, le rythme de la vie moderne serait plus rapide que celui de la pensée, ou de la réflexion.

Marcher, c'est être dehors, dans l'espace public, un espace lui aussi à l'abandon dans les vieux centres urbains, délaissé, éclipsé par des technologies et des services qui rendent superflu de quitter la maison, trop souvent hanté par la peur ; les lieux inconnus étant toujours plus inquiétants que les

lieux familiers, moins on s'aventure dans la ville et plus elle paraît menaçante, moins les promeneurs y sont nombreux et plus ils s'y sentent seuls et courent de vrais dangers. Parallèlement, il est rare que l'espace public soit seulement pris en compte dans les plans des nouveaux quartiers : les anciennes places sont « repensées » pour accueillir des automobiles, le centre commercial a remplacé la grand-rue, les trottoirs disparaissent, les gens rentrent chez eux par le garage, il n'y a plus d'agora devant les hôtels de ville et des murs, des grilles, des barrières protègent le moindre bâtiment. La peur a inspiré tout un style d'architecture et d'aménagement urbain qui saute aux yeux en Californie du Sud où le piéton s'attire aujourd'hui la suspicion des habitants des lotissements et des ensembles résidentiels protégés. En même temps, la campagne et les abords des villes qui autrefois invitaient à la balade disparaissent, engloutis par des banlieues où l'on ne circule plus qu'en voiture, confisqués d'une manière ou d'une autre. Il est aujourd'hui des lieux où il est exclu d'être dehors en public, ce qui compromet gravement, non seulement les émerveillements du promeneur solitaire, mais aussi l'exercice collectif de la démocratie. C'est déjà à cette fragmentation des vies et des paysages que nous résistions, dans l'immensité infinie du désert provisoirement transformé en place publique.

Quand l'espace public disparaît, le corps, comme l'exprimait joliment Sono, ne suffit plus à transporter la personne. Avec Sono, nous avions aussi parlé de cette découverte qu'après tout nos quartiers, tenus pour certains des endroits les plus dangereux de Los Angeles, ne sont pas aussi épouvantables qu'on veut le croire, même s'ils ne sont pas assez sûrs pour qu'on puisse y oublier les règles élémentaires de la prudence. Il m'est arrivé de me faire menacer ou agresser, dans les rues de mon quartier, mais mille fois plus souvent de tomber sur des amis qui passaient par là. Je rêve devant la vitrine du libraire et j'échange des amabilités avec mes loquaces voisins, je m'arrête devant une merveille

architecturale, une affiche de concert, des graffitis ironiques tracés à même les murs ou des tracts collés sur les poteaux de téléphone – à cause d'une diseuse de bonne aventure, de la lune qui se lève entre les immeubles, des bribes éparses de la vie d'autrui, des arbres citadins bruissant de chants d'oiseaux. C'est à la faveur du hasard, inespéré, que nous trouvons ce que nous cherchions sans le savoir, et aussi longtemps qu'un endroit ne nous surprend pas nous ne pouvons prétendre le connaître. Marcher permet de se prémunir contre ces atteintes à l'intelligence, au corps, au paysage, fût-il urbain. Tout marcheur est un gardien qui veille pour protéger l'ineffable.

Au tiers environ de la route qui descend en serpentant jusqu'à la plage on avait tendu un filet orange. Il ressemblait de loin à un filet de tennis, mais en m'approchant je m'aperçus qu'il signalait en fait une nouvelle grosse crevasse apparue dans la chaussée. La route s'effondre toujours davantage depuis que j'ai commencé à l'emprunter, il y a une dizaine d'années. Autrefois, son ruban se déroulait en continu du bord de mer à la crête. Un premier nid-de-poule apparut en 1989, sur la portion près de la côte, mais on pouvait le contourner, et peu à peu les pas des promeneurs frayèrent un sentier évitant ce trou en formation. Entraînés par les pluies d'hiver, les gravillons et la castine s'amoncelèrent au pied de la pente raide autrefois coupée par la route. Au premier abord, la vue de cette route brutalement interrompue en plein parcours déconcerte, car on attend des voies et des chemins qu'ils mènent toujours plus loin. Je l'ai si souvent suivie que chacun de ses segments éveille en moi des associations d'idées. Elle se détériore d'année en année et toutes les phases de son effondrement se sont gravées dans ma mémoire avec le souvenir de celle, si différente, que j'étais avant que la route s'abîme. Je me rappelle avoir expliqué à un ami, il y a de cela près de trois ans maintenant, pourquoi j'aimais tant reprendre sans arrêt le même chemin. Parodiant maladroitement la célèbre formule d'Héraclite sur les rivières,

je lui affirmai qu'on ne met jamais deux fois ses pas dans les mêmes traces, quand soudain, peu après, nous sommes tombés sur l'escalier nouvellement taillé dans le versant abrupt, à distance suffisante de la côte pour rester plusieurs années durant à l'abri de l'érosion marine. Si une histoire de la marche est possible, elle aussi finit nécessairement au point où la route s'arrête – où l'espace, tout sauf public, est entièrement aménagé, bétonné, où la contrainte à produire amenuise et comprime le temps libre, où les corps, au lieu d'habiter le monde, n'habitent que l'intérieur des voitures et des immeubles, tant l'apothéose de la vitesse les a rendus anachroniques et chétifs. Dans ce contexte, la marche prend des allures de détour subversif, d'itinéraire panoramique dans un paysage d'idées et d'expériences en voie d'abandon.

Pour éviter la béance nouvellement apparue dans le vrai paysage, il me fallut faire un détour par la droite. Tôt ou tard, sur ce trajet, l'échauffement de l'ascension et la touffeur des collines se dissipent au contact de l'air océanique, que je sentis ce jour-là en arrivant à l'escalier, juste après l'éboulis provoqué par une entaille toute fraîche dans la roche veinée de vert. Je n'étais plus très loin du lacet à emprunter pour rejoindre la route. Elle longe en serpentant, de plus en plus près du bord, les falaises qui surplombent l'océan et ses vagues mugissantes venues se fracasser en bouillonnements d'écume blanche sur les grosses pierres noires. J'atteignis bientôt la plage. Aussi lisses et brillants que des phoques dans leurs combinaisons noires, les surfeurs glissaient sur les déferlantes qui se forment au nord de la crique, les chiens couraient après des bâtons, les gens se prélassaient sur leurs serviettes de bain. Ici, les vagues s'écrasaient mollement avant de s'étaler en flaques mouvantes et peu profondes pour lécher les pieds de ceux qui, comme moi, foulaient le sable durci découvert par la marée. Je touchais presque au terme de ma balade, qui s'achevait au-delà d'une petite éminence sableuse, le long d'une lagune aux eaux troubles fréquentée par une foultitude d'oiseaux.

La surprise, cette fois, vint du serpent, un serpent jarretière ainsi nommé à cause des bandes jaunes qui strient son corps noir de la tête à la queue, un serpent minuscule, ravissant, qui frémissait d'un friselis de vague en travers du sentier, d'abord, puis dans l'herbe, sur le bord. Sans vraiment m'alarmer, il me rappela à la vigilance. J'émergeai soudain de mes pensées pour remarquer à nouveau ce qui m'entourait, les chatons des saules, le clapotis de l'eau, le dessin mouvant des ombres du feuillage sur le sentier. Et moi, avançant de ce pas rythmé qui ne vient qu'au bout de plusieurs kilomètres, le balancement diagonal et relâché de mes bras, synchrone avec le déplacement de mes jambes, et cette impression que mon corps, plus grand, plus allongé, était aussi souple ou presque que celui du reptile. Ma promenade touchait à son terme. Quand elle prit fin, je cernais mon sujet et la manière dont j'allais le traiter avec une précision qui ne m'apparaissait pas au départ, neuf kilomètres plus tôt. Cela m'était venu avec la soudaineté d'une révélation qui peu à peu s'était muée en certitude : mon sujet m'habitait comme un lieu peut habiter la pensée. Les lieux se donnent à qui se donne à eux ; mieux on les connaît, plus on y sème souvenirs et associations, qui y germent, invisibles, attendant qu'on repasse par là pour les récolter, tandis que les lieux nouveaux offrent des idées et des possibilités inédites. Partir à la découverte du monde est un des meilleurs moyens d'aller à la découverte de l'esprit, et qui voyage à pied circule de l'un à l'autre.

2

L'esprit à cinq kilomètres à l'heure

ARCHITECTURE PIÉTONNE

Dans les *Confessions* Jean-Jacques Rousseau observe : « Je ne puis méditer qu'en marchant ; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, et ma tête ne va qu'avec mes pieds[1]. » Si l'histoire de la marche est plus ancienne que celle de l'humanité, la marche en tant qu'activité culturelle délibérée, et non plus simplement moyen d'arriver à une fin, apparut en Europe il y a quelques siècles seulement, du temps de Rousseau à qui elle doit beaucoup. Cette histoire-ci débuta au XVIIIe siècle avec les déambulations de promeneurs célèbres, dont les plus cultivés entreprirent de consacrer la marche en la faisant remonter à la Grèce antique, alors objet d'une vénération joyeuse peu soucieuse de vérité historique. L'excentrique John Thelwall, écrivain et révolutionnaire anglais, commit ainsi un foisonnant et volumineux ouvrage, *Le Péripatéticien*, où il rattache le romantisme d'inspiration rousseauiste à cette tradition classique apocryphe. « À un égard au moins je peux me targuer d'une ressemblance avec la simplicité des sages de l'Antiquité : je poursuis mes méditations à pied[2] », y déclare-t-il. Après la parution du livre de Thelwall, en 1793, l'affirmation, maintes fois réitérée, finit tellement bien par imposer l'idée que les anciens marchaient pour mieux penser que cette image d'Épinal paraît désormais indissociable de

l'histoire culturelle : des hommes drapés dans des toges austères devisent avec gravité en évoluant devant un panorama méditerranéen aride, çà et là ponctué de colonnes de marbre. Cette croyance est née d'une conjonction entre architecture et langage. Lorsque Aristote fut prêt à ouvrir son Lycée à Athènes, la ville lui attribua un terrain. « Là, explique Felix Grayeff dans l'histoire qu'il a consacrée à l'école d'Aristote, se trouvaient des sanctuaires à Apollon et aux Muses, ainsi, peut-être, que d'autres bâtiments de moindre importance. […] Une colonnade couverte conduisait au temple d'Apollon, ou le reliait peut-être au sanctuaire des Muses ; on ignore si elle existait avant ou si elle fut construite alors. Cette colonnade, ou promenade *(peripatos)*, donna son nom à l'école ; sans doute était-ce là, au début du moins, que se rassemblaient les élèves et que les professeurs faisaient cours. On y déambulait, d'une extrémité à l'autre ; c'est la raison pour laquelle on prétendit par la suite qu'Aristote lui-même enseignait en l'arpentant dans toute sa longueur[3]. » Les philosophes formés au Lycée furent appelés « péripatéticiens », ceux qui se promènent, d'un nom qui relie la pensée à la marche. La coïncidence ayant voulu qu'une école de philosophie soit fondée dans un temple à Apollon pourvu d'une longue colonnade ne s'arrête pas là, ou pas tout à fait.

Fameux marcheurs, les sophistes, philosophes qui dominaient la vie athénienne avant Socrate, Platon et Aristote, dispensaient souvent leur enseignement dans le bosquet poussant alors sur le site où devait plus tard ouvrir le Lycée d'Aristote. Platon les a combattus avec une virulence telle que le terme *sophisme* est resté synonyme d'illusion, de fausse vérité, alors pourtant qu'il dérive de *sophia*, la sagesse en grec. Quoi qu'il en soit, les sophistes travaillaient un peu sur le même mode que les orateurs et les conférenciers qui, au XIXe siècle, sillonnaient les villes et les villages d'Amérique du Nord pour discourir devant des auditoires avides d'idées et d'informations nouvelles. Leur enseignement ne se limitait pas à la rhétorique, même s'ils concevaient cette

dernière comme un instrument du pouvoir politique (l'habileté à débattre et à convaincre était bien entendu essentielle à l'exercice de la démocratie grecque). Platon, qui a créé le plus redoutable et le plus roublard des rhéteurs en inventant plus ou moins le personnage de Socrate, n'est pas toujours de très bonne foi quand il s'en prend à ces philosophes.

Qu'ils aient ou non professé la vertu, les sophistes étaient pour la plupart itinérants, comme souvent les gens avant tout épris des idées. Peut-être est-ce leur loyauté à des objets aussi immatériels que les idées qui sépare les penseurs du commun des mortels, dont la fidélité s'exprime surtout envers les personnes ou les lieux, car autant leurs engagements lient et retiennent les derniers, autant ils poussent les premiers à circuler de ville en ville. Leur attachement particulier requiert le détachement. De plus, la culture des idées n'étant pas aussi sûre ni aussi répandue que celle du blé, par exemple, ceux qui les cultivent n'ont généralement d'autre choix que de poursuivre leur chemin en quête d'appuis aussi bien que de vérité. De la musique à la médecine, maintes spécialités, dans presque toutes les civilisations, ont ou ont eu un caractère nomade leur conférant une sorte d'immunité diplomatique eu égard aux dissensions qui fixent sur place quiconque se réclame d'une communauté contre une autre. Aristote lui-même avait d'abord eu l'intention de devenir médecin, comme son père avant lui, et en tant que tel il aurait appartenu à la société secrète des voyageurs qui se prétendaient issus du dieu de la médecine. S'il avait été philosophe du temps des sophistes, il aurait d'ailleurs très probablement voyagé, puisque ce n'est qu'à son époque que des écoles de philosophie s'installèrent pour la première fois de façon permanente à Athènes.

Bien qu'il soit aujourd'hui impossible d'affirmer avec certitude qu'Aristote et les péripatéticiens se promenaient volontiers en parlant philosophie, le lien entre la pensée et la déambulation pédestre est effectivement présent dans la Grèce antique, dont l'architecture adaptait à merveille la

promenade à l'art social de la conversation. De même que les péripatéticiens ont ainsi été nommés d'après le *peripatos* de leur Lycée, de même les stoïciens doivent leur nom au *stoa*, le portique de leur école, autre promenade couverte et décorée de fresques, d'inspiration fort peu stoïque, qu'ils arpentaient en confrontant leurs arguments. Cette association entre la marche et la philosophie se répandit par la suite si bien que plusieurs villes d'Europe en perpétuent le souvenir : ainsi du célèbre *Philosophenweg* de Heidelberg, que Hegel aimait paraît-il suivre à pied, du *Philosophendamm* de Königsberg, où Kant venait se promener tous les jours (à la place, il y a aujourd'hui une gare de chemin de fer), ou encore du chemin des Philosophes de Copenhague dont parle Kierkegaard.

Nombreux sont les philosophes qui ont beaucoup marché, s'adonnant ainsi à une activité universelle. Jeremy Bentham, John Stuart Mill et bien d'autres parcouraient des kilomètres à pied. Thomas Hobbes s'était procuré une canne dont le pommeau contenait un encrier afin de noter ses idées en chemin. Le fragile Emmanuel Kant sortait tous les jours faire un tour dans Königsberg après souper, mais dans le seul but de se donner un peu d'exercice, car il pensait mieux dans la chaleur de son poêle, en contemplant le clocher de l'église par la fenêtre. Jeune, Friedrich Nietzsche s'exclame avec un merveilleux conformisme : « Pour me distraire j'ai trois choses vers lesquelles me tourner, et quelle merveilleuse distraction elles procurent ! Mon Schopenhauer d'abord, la musique de Schumann ensuite et pour finir les promenades solitaires[4]. » Au XXe siècle, Bertrand Russell raconte à propos de son ami Ludwig Wittgenstein : « Il passait chez moi vers minuit et pendant des heures il arpentait la pièce de long en large comme un tigre en cage. À peine arrivé, il déclarait qu'il allait se suicider en sortant de ma chambre. J'avais beau avoir sommeil, je répugnais à le mettre dehors. Une nuit, au bout d'une à deux heures d'un silence de mort, je lui dis : "À quoi pensez-vous Wittgenstein ? À la logique ou

à vos péchés ?" "Aux deux", répondit-il, et il retomba dans le silence[5]. » Les philosophes marchent. Mais ceux d'entre eux qui ont appliqué leurs réflexions à la marche ne sont pas si nombreux.

CONSÉCRATION DE LA MARCHE

C'est Rousseau qui a posé les bases de l'édifice idéologique où la marche serait bientôt enchâssée : pas la déambulation à laquelle Wittgenstein se livrait dans la chambre de Russell, mais ce désir d'aller loin porté sur ses deux jambes qui emmenait Nietzsche dans la montagne. En 1749, Denis Diderot est emprisonné pour avoir remis en question la bonté divine dans sa *Lettre sur les aveugles*. Alors très lié à l'encyclopédiste, Rousseau va le voir régulièrement, effectuant à pied la dizaine de kilomètres entre son logement parisien et le château de Vincennes. Il faisait très chaud, cet été-là, raconte Rousseau dans ses *Confessions* (1781-1788) qui ne sont pas toujours à prendre au pied de la lettre, et pourtant il marchait car il était trop pauvre pour se déplacer autrement. « Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre, écrit-il. Je pris un jour *Le Mercure de France*, et tout en marchant et le parcourant je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs* ? À l'instant de cette lecture, je vis un autre univers et je devins un autre homme[6]. » Dans cet autre univers, l'homme ainsi transformé remporta le concours, et le *Discours* où il livrait une charge furieuse contre le progrès devint vite célèbre.

La pensée de Rousseau est moins originale qu'audacieuse ; elle articule les tensions existantes de la façon la plus hardie, exalte les sensibilités naissantes avec une incomparable ferveur. L'homme est d'un temps où il devenait impossible de soutenir que Dieu, le pouvoir monarchique et la nature forment une trinité harmonieuse. Avec son ressentiment de

petit bourgeois, sa méfiance de calviniste suisse à l'égard de la royauté et du catholicisme, son irrépressible désir de choquer et son inébranlable confiance en lui, Rousseau était tout désigné pour donner voix aux lointains roulements annonciateurs de discorde et les politiser. Dans son *Discours sur les sciences et les arts*, il affirme que l'instruction, et l'imprimé plus encore, ont pour effet de corrompre et de débiliter l'individu et la culture. « Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés[7]. » Les arts et les sciences, soutient-il, ne mènent ni au bonheur ni à la connaissance de soi ; ils nous distraient et nous dénaturent.

Aujourd'hui, c'est au mieux un lieu commun d'associer dans un même tout le naturel, le bon, le simple. Du temps de Rousseau, la thèse était incendiaire. Selon la théologie chrétienne, après la Chute la nature et l'humanité sont toutes deux tombées en disgrâce ; la civilisation chrétienne ayant pour but de les racheter, la bonté n'est pas tant un donné naturel qu'un effet de la culture. Le renversement qu'opère Rousseau (l'homme et la nature ne sont jamais meilleurs que dans leur condition originelle) est, entre autres, une attaque dirigée contre le mode de vie citadin, la noblesse, les arts « appliqués », le raffinement ; la dénonciation n'épargne pas non plus la théologie et reste par certains aspects pertinente (même si, curieusement, les Français, premiers lecteurs de Rousseau qui a apporté sa pierre à leur Révolution, ont à la longue fini par lui accorder moins de crédit que les Britanniques, les Allemands et les Américains). Rousseau continua par la suite à développer ses idées dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1754), et les romans *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761) et *Émile* (1762). Dans ces deux derniers ouvrages, il s'attache à décrire, sous des biais différents, la simplicité d'une vie plus tournée vers la nature, en passant toutefois sur le caractère éminemment pénible des travaux champêtres. Comme lui-même à la plus belle époque de sa vie, ses personnages

vivent dans une aisance dénuée d'ostentation grâce au labeur d'invisibles travailleurs. Peu importent toutefois les incohérences de l'œuvre, car si l'analyse n'est pas convaincante, pour son auteur il s'agit avant tout d'exprimer une sensibilité et des enthousiasmes nouveaux. L'élégance de son style participe de ces incohérences, et explique qu'il ait été si lu.

Dans le *Discours sur l'inégalité*, Rousseau dépeint l'homme à l'état naturel sous les traits d'un vagabond « errant dans les forêts, sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables comme sans nul désir de leur nuire[8] », mais il reconnaît cependant que nous ne savons pas grand-chose de sa condition. Passant avec désinvolture sur les récits chrétiens de la création de l'homme, cet essai annonce avec prescience l'anthropologie comparative de l'évolution sociale, et s'il reprend le thème de la Chute c'est pour en inverser la direction : privé de la grâce, l'homme tombe, non dans l'état de nature, mais dans la civilisation. Dans cette idéologie, marcher devient l'emblème de la vie simple et, pour peu qu'elle soit solitaire et agreste, un moyen de rester au contact de la nature et d'échapper à la société. Aussi détaché que le voyageur, le marcheur qui progresse sans bagage ni équipage ne compte que sur ses propres forces au lieu de s'en remettre aux commodités fabriquées ou transformées (chevaux, bateaux, voitures) que l'argent peut acheter. Après tout, marcher est une activité qui n'a pas été fondamentalement perfectionnée depuis l'aube des temps.

En se présentant si volontiers en piéton, Rousseau se veut le descendant du marcheur idéal d'avant le temps de l'histoire. Il est vrai d'ailleurs qu'il a beaucoup marché. Son existence vagabonde débuta le soir où, rentrant à Genève après une promenade dominicale, il arriva trop tard devant les murs de la cité dont on avait fermé les portes. Rousseau qui avait alors quinze ans décida impulsivement de planter là sa ville natale, l'apprentissage qu'il suivait et jusqu'à sa religion. Tournant le dos à Genève, il sortit de Suisse à pied. En Italie, puis en France, il trouva et perdit des emplois, des clients,

des amis, au long d'un parcours qui ne le menait apparemment nulle part, jusqu'au jour où il tomba sur l'annonce parue dans *Le Mercure de France* et découvrit sa vocation. L'« autre homme » qu'il devint alors ne semble pourtant jamais avoir renoncé à retrouver le plaisir des errances insouciantes de sa jeunesse. À ce propos, il écrit par exemple : « Je ne me souviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie un intervalle plus parfaitement exempt de soucis et de peines que celui des sept à huit jours que nous mîmes à ce voyage. […] Ce souvenir m'a laissé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, surtout pour les montagnes et pour les voyages pédestres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours et toujours avec délices. […] J'ai cherché longtemps à Paris deux camarades du même goût que moi, qui voulussent consacrer chacun cinquante louis de sa bourse et un an de son temps à faire ensemble, à pied, le tour de l'Italie, sans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un sac de nuit[9]. »

Rousseau ne trouva pas de candidats sérieux pour cette randonnée d'avant la lettre (et il n'a pas non plus expliqué pourquoi il lui fallait des compagnons pour l'entreprendre ; simplement peut-être pour régler les dépenses ?), mais il continua cependant à saisir toutes les occasions de marcher. Ailleurs, il s'exclame : « Jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux [les voyages] que j'ai faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré, sans gêne et sans crainte[10]. » Sous sa plume, la marche devient un idéal qu'une

personne en parfaite condition physique choisit librement parmi d'autres possibilités agréables et sans danger. C'est sous cette forme qu'elle devait être reprise par les innombrables héritiers de Rousseau, comme une expression du bien-être, de l'harmonie avec la nature, de la liberté et de la vertu.

Rousseau considère la marche à la fois comme un exercice de simplicité et un mode de contemplation. À l'époque où il travaillait à ses deux *Discours*, l'après-midi, explique-t-il, « j'allais me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages et je ne revenais qu'à la nuit[11] ». *Les Confessions*, d'où sont tirés ces quelques passages, ne furent publiées qu'après sa mort (en 1762, ses livres furent interdits à Paris comme à Genève et il commença sa vie d'exilé errant). Bien avant la publication des *Confessions*, toutefois, ses lecteurs voyaient déjà en lui le représentant d'un nouveau péripatétisme. James Boswell qui vint le visiter en 1764 près de Neuchâtel, en Suisse, écrit avec dévotion : « En vue de me préparer au grand Entretien, j'allai marcher seul. D'un pas pensif, je longeai la Ruse, dans une Vallée Sauvage magnifique entourée d'immenses Montagnes, certaines couvertes de rochers sévères, d'autres de neige scintillante[12]. » Boswell a alors vingt-quatre ans. Aussi timide que Rousseau, mais moins prêt que lui à l'admettre, il sait déjà que la marche, la solitude, la nature vierge sont par excellence rousseauistes, et il s'applique à orner son esprit de leurs effets comme il aurait paré son corps pour une rencontre plus conventionnelle.

La solitude est un état ambigu dans les textes de Rousseau. Le *Discours sur les origines de l'inégalité* évoque l'être humain à l'état naturel, heureux et solitaire habitant d'une forêt hospitalière. Dans les ouvrages où il se livre plus intimement, la solitude apparaît cependant moins comme un état idéal que comme une consolation et un refuge pour l'écrivain trahi et déçu. Souvent d'ailleurs il s'interroge dans ses écrits sur la nécessité ou l'intérêt de se lier avec ses semblables, et la démarche que cela suppose. D'une hypersensibilité frisant la paranoïa, trop convaincu d'avoir raison pour douter de son

bon droit, Rousseau ne supportait pas qu'on le juge, et néanmoins il n'a jamais pu, ou jamais voulu, nuancer si peu que ce soit ses idées et ses manières d'agir hétérodoxes et souvent corrosives. Selon une thèse aujourd'hui très répandue, écrire lui aurait permis de conférer à son expérience une dimension universelle ; sa peinture de la déchéance d'une espèce passée de la simplicité et de la grâce à la corruption se rapporterait ni plus ni moins à sa déchéance personnelle, causée par son renoncement à la simplicité et à la sécurité de la Suisse, ou plus simplement par le passage de la naïveté de l'enfance à une vie incertaine vécue à l'étranger parmi des aristocrates et des intellectuels. L'explication vaut ce qu'elle vaut, mais l'influence de la version donnée par l'écrivain fut telle que de nos jours encore il est difficile d'échapper à son emprise.

À la fin de sa vie, Rousseau entreprit d'écrire *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1782), un livre dont la marche est le prétexte plus que le sujet. Chaque chapitre se présente comme une promenade, et dans la Deuxième (le deuxième chapitre), il énonce ainsi son programme : « Ayant donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon âme dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle manière plus simple et plus sûre d'exécuter cette entreprise que de tenir un registre fidèle de mes promenades solitaires et des rêveries qui les remplissent[13] […]. » La manière dont il construit ces courts essais rappelle l'enchaînement des idées ou des préoccupations qui traversent l'esprit pendant qu'on marche, même si rien ne prouve que les considérations qu'il expose soient le fruit de promenades particulières. Ici l'auteur médite sur une expression, là il convoque des souvenirs, ailleurs il fait plus qu'exposer ses griefs. À eux tous, ces dix textes (le huitième et le neuvième étaient encore à l'état d'ébauches lorsque Rousseau mourut, en 1778, et le dixième est inachevé) brossent le portrait d'un homme qui se réfugie dans les pensées et les quêtes botaniques où l'entraînent ses promenades.

Le promeneur solitaire est dans le monde sans y être tout à fait, avec le détachement du voyageur dégagé des liens qui

retiennent le travailleur, le résident, le membre d'un groupe. Si marcher devint pour Rousseau un mode d'être idéal, peut-être est-ce parce que cette activité lui permettait d'habiter ses pensées et ses rêveries, de se suffire à lui-même, et donc de survivre au monde qui selon lui l'avait trahi. Marcher lui fournit littéralement une position d'où parler. Racontée et transformée en structure littéraire, la promenade encourage les digressions et les associations d'idées, contrairement à la forme plus stricte du discours ou à la progression chronologique du récit biographique ou historique. Un siècle et demi plus tard, pour tenter de décrire les mécanismes de l'esprit James Joyce et Virginia Woolf ouvriraient l'écriture au flux de la conscience. Dans les romans *Ulysse* et *Mrs Dalloway*, le méli-mélo des idées et des souvenirs de leurs personnages ne se déploie jamais mieux qu'à l'occasion d'une promenade. Ce déroulement de la pensée procédant ainsi de façon non structurée, par associations, est très généralement rapporté à la marche, manière de suggérer que l'improvisation y prend une part plus importante que l'analyse. Les *Rêveries* de Rousseau offrent une des toutes premières descriptions de ce rapport entre la pensée et la marche.

Rousseau, donc, chemine seul. Les plantes qu'il récolte et les inconnus qu'il rencontre sont les seules créatures vivantes à qui va sa tendresse. Dans la Neuvième Promenade, il se remémore d'autres promenades qui semblent s'appeler l'une l'autre, telles les mises au point successives d'un télescope braqué sur un passé lointain. Il commence avec celle qu'il a effectuée deux jours plus tôt à l'École militaire, passe à une autre, de deux ans plus vieille, dans les environs de Paris, puis à la visite d'un jardin en compagnie de sa femme quatre ou cinq ans auparavant, et relate enfin un incident qui le ramène beaucoup plus loin dans le temps, un jour où il acheta toutes les pommes que vendait une pauvresse et les distribua à des hérissons affamés. Tous ces souvenirs ont été ravivés par la lecture de l'avis de décès d'une personne de sa connaissance qui, rappelait la notice, aimait les enfants. Cette

précision réveille la culpabilité de Rousseau à l'égard de sa progéniture abandonnée (les spécialistes doutent parfois que Rousseau ait jamais eu d'enfants, mais à lire *Les Confessions* il en aurait eu cinq de Thérèse, sa compagne, et les aurait tous placés en orphelinat). Sa mémoire, ici, tente de l'innocenter d'une accusation qu'il est seul à porter, proteste de l'affection qu'il éprouvait pour ses enfants et dont témoignent les rencontres fortuites qu'elle rappelle. Le texte est une plaidoirie imaginaire pour un procès qui n'eut pas lieu. La conclusion en déplace le sujet vers les tribulations que sa renommée vaut à l'écrivain : l'impossibilité pour lui de se promener parmi ses semblables incognito et serein. De là s'ensuit que l'échange social le plus anodin le ramène à un sentiment d'échec, quand seul le terrain de la rêverie le laisse libre de muser à sa guise. Rousseau écrivit l'essentiel de ce livre à Paris, où il vivait isolé par sa gloire et sa suspicion.

Si la littérature de la promenade philosophique commence avec Rousseau, c'est qu'il fut parmi les premiers à trouver que les circonstances de ses songeries méritaient d'être racontées en détail. Pour autant qu'on puisse le taxer de radicalisme, son acte le plus radical aura été de revaloriser le personnel et le privé, qui trouvent dans la marche, la solitude, la nature sauvage des conditions propices à leur affirmation. Et si Rousseau a inspiré des révolutions – révolutions de l'imaginaire et de la culture autant que de l'organisation politique – à ses yeux elles n'étaient nécessaires que pour vaincre les obstacles qui contrariaient cette expérience. La puissance de son intelligence et la force de conviction de ses arguments atteignent leur summum lorsqu'il aspire à retrouver et prolonger les états d'esprit et les situations qu'il dépeint dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

Deux des chapitres de cet ouvrage évoquent des interludes de paix agreste qui lui étaient particulièrement chers. Dans la célèbre Cinquième Promenade, il décrit le bonheur de son séjour à l'île Saint-Pierre, sur le lac de Bienne, où il avait dû s'enfuir après avoir été chassé à coups de pierres

de la ville de Môtiers, près de Neuchâtel, lieu de sa rencontre avec Boswell. « Quel était donc ce bonheur et en quoi consistait sa jouissance[14] ? » demande-t-il de façon très rhétorique, avant de se lancer dans une description de l'existence qu'il menait à l'époque où il ne possédait pas grand-chose et n'en faisait guère davantage, hormis botaniser et se promener en bateau. Tel est son paisible royaume pacifique : assez privilégié pour exempter du dur labeur, mais sans le raffinement ni les mondanités de la retraite aristocratique. La Dixième Promenade dresse l'éloge d'un bonheur champêtre similaire vécu à l'adolescence avec Louise de Warens, sa protectrice et sa maîtresse. Rousseau entreprit de l'écrire après avoir enfin trouvé dans le domaine d'Ermenonville un substitut à l'île Saint-Pierre. Il mourut à soixante-quinze ans, avant d'avoir achevé sa Dixième Promenade. Le marquis de Girardin, propriétaire d'Ermenonville, l'y enterra sur une île plantée de peupliers, et à son initiative ce lieu devint un but de pèlerinage où des disciples venaient rendre un hommage sentimental au grand homme. Le parcours balisé qu'ils devaient suivre leur expliquait non seulement comment se diriger dans le jardin jusqu'à la tombe, mais aussi ce qu'ils étaient censés éprouver. La révolte personnelle et privée de Rousseau était en passe de devenir publique et culturelle.

MARCHER EN PENSANT, PENSER EN MARCHANT

Søren Kierkegaard est lui aussi un philosophe qui a bien des choses à dire sur les balades pensives. Lui qui préférait les villes (en l'occurrence celle de Copenhague) pour se promener et étudier les types humains, comparait ses déambulations citadines à des excursions botaniques dont le but était de récolter des spécimens de l'humanité. Né un siècle après Rousseau dans une autre cité protestante, il vécut selon un certain nombre de principes rigides : la rude ascèse qu'il s'imposait était on ne peut plus étrangère à la complaisance de

l'auteur des *Rêveries*, et de la naissance à la mort Kierkegaard demeura attaché à sa ville natale, à sa famille, à sa religion, ce qui ne l'empêcha pas de les contester violemment. Sur d'autres points (l'isolement social, la production prolifique d'œuvres à la fois littéraires et philosophiques, une embarrassante timidité), les deux hommes se ressemblent beaucoup. Fils d'un commerçant aisé à la foi farouche, Kierkegaard qui fut toute sa vie à l'abri du besoin passa de longues années sous la coupe de son père. Dans un souvenir qu'il attribue au narrateur du récit mais qu'il a très certainement vécu lui-même, il raconte que son père, pour le dissuader de sortir, se promenait de long en large avec lui dans une pièce en lui peignant le monde de façon si vivante qu'il arrivait à se le représenter dans toute sa diversité. Comme il grandissait, les récits paternels se transformèrent en dialogues : « Ce qui avait d'abord été une épopée se transformait en théâtre ; ils conversaient à tour de rôle. Lorsqu'ils marchaient le long de chemins sans surprises, ils se jetaient des regards insistants pour être sûrs de ne passer sur aucun détail ; lorsqu'ils empruntaient un chemin inconnu de Johannes, il inventait quelque chose, tandis que l'imagination toute-puissante du père transformait chacune des lubies enfantines en ingrédient du drame. Il semblait à Johannes que le monde prenait vie au cours de la conversation, comme si le père était le Seigneur Dieu et lui son disciple favori[15]. »

La vie du philosophe allait se consumer dans le rapport triangulaire qui le reliait à son père et à Dieu, au point qu'on peut le soupçonner d'avoir fait Dieu à l'image de son père. Lors de ces promenades à l'intérieur de la chambre, le père s'appliquait semble-t-il à façonner l'étrange personnage que deviendrait son fils. Kierkegaard s'est lui-même décrit comme un vieillard dès l'enfance, un spectre, un vagabond. Ses allées et venues dans un espace clos lui avaient sans doute appris à habiter un royaume imaginaire, magique et éthéré, dont il était l'unique habitant de chair et d'os. La kyrielle infinie des pseudonymes sous lesquels il a publié nombre de ses titres les

plus célèbres apparaît comme un stratagème pour mieux se perdre en s'exposant et pour peupler sa solitude. Adulte, jamais Kierkegaard ne reçut d'invités chez lui, jamais il ne fut assez lié avec quelqu'un pour l'appeler son ami, et pourtant il avait beaucoup de relations. Selon le mot d'une de ses nièces, les rues de Copenhague étaient ses « pièces de réception », et de fait Kierkegaard prenait chaque jour un grand plaisir à se promener dans sa ville. Cet homme incapable d'être avec les gens trouvait là un moyen d'être parmi eux, de jouir, si peu que ce soit, du réconfort des brèves rencontres, des salutations échangées, des bribes de conversation saisies çà et là. Le promeneur solitaire est à la fois présent au monde qui l'entoure et détaché de lui, spectateur plus que protagoniste. Marcher soulage, ou légitime, cette aliénation : si le promeneur est ainsi un peu distant, c'est parce qu'il ne fait que passer, pas parce qu'il est incapable de se lier. Cette activité qui procurait à Kierkegaard comme à Rousseau une abondance de contacts fortuits avec ses semblables favorisait en même temps la contemplation.

En 1837, alors qu'il entame à peine son œuvre d'écrivain, Kierkegaard note : « Assez curieusement, mon imagination ne fonctionne jamais mieux que lorsque je suis seul au milieu d'une large assemblée, quand le tumulte et le bruit exigent le substrat de la volonté pour que l'imagination s'accroche à son objet ; sans cet environnement, l'étreinte épuisante d'une idée vague la rend exsangue[16]. » Ce tumulte, il le trouve dans la rue. À plus de dix ans d'intervalle, il écrit, toujours dans son journal : « Ma tension mentale est telle que pour la supporter j'ai besoin de diversion, de la diversion des contacts au hasard des rues et des allées, car en réalité la fréquentation de quelques individus triés sur le volet n'est pas une diversion[17]. » Ces remarques et d'autres qui émaillent son œuvre laissent entendre que l'esprit, pour fonctionner, a besoin de la distraction, qu'il s'applique mieux à capter ce qui l'intéresse dans le tumulte environnant que dans l'absolue solitude. Kierkegaard, qui appréciait l'agitation de la vie citadine, dit ailleurs : « Cet instant précis où le joueur